

C'est à la fois en tant que spécialiste de littérature d'Alsace (j'ai soutenu ma thèse de doctorat sur Emile Storck sous la direction d'Adrien Finck) et auteur alsacienne de recueils de poésie en français que je souhaiterais apporter ici ma contribution à l'étude de l'œuvre de Claude Vigée. Comme annoncé, mon étude s'appuie sur un corpus d'une centaine de pages (de la page 187 à 287) parmi les poèmes choisis de l'anthologie de poche établie et présentée par Anne Mounic : *L'homme naît grâce au cri*¹. Cette sélection de chapitres de *Pâque de la Parole* jusqu'aux *Sentiers de velours sous les pas de la nuit* apporte, à mon sens, un éclairage suffisamment complet de l'œuvre tardive du poète, dans le prolongement de ce qui a déjà été publié sur le thème de sa fidélité à l'Alsace. Je me suis appliquée à analyser en quoi s'expriment, à travers ces poèmes, les multiples fidélités de l'auteur à sa terre natale. Je partirai de la fidélité du poète à son monde de l'enfance pour montrer, dans une deuxième partie, dans quelle mesure son pays natal est également la patrie première de son souffle poétique.

La fidélité aux racines de la terre natale, au monde premier de l'enfance

C'est une Alsace bien réelle que nous découvrons dans l'œuvre poétique tardive de Claude Vigée, fortement ancrée dans sa région d'origine, l'Alsace du Nord, sa ville natale de Bischwiller et ses environs. Fidélité de son écriture poétique aux lieux et aux êtres, qui ont été les repères de sa prime jeunesse et de son adolescence dans les années vingt et trente, avant l'exil forcé de l'évacuation et l'expulsion hors du territoire d'Alsace en 1939, à l'âge de dix-huit ans.

On relèvera d'emblée dans ces poèmes quelques toponymes très imagés tels que « Le Saut du lièvre »² « Hààschprung », un lieu-dit forestier non loin des cimetières, où s'ébattent aussi les amoureux, « le Ruisseau-Rouge » « Roothäschel », ou encore « La Colline aux chèvres », « Gaissberri »³ près de Wissembourg, qui ponctuent gaiement les souvenirs du premier paysage, découvert par l'enfant au cours de promenades en famille, à vélo, dans les forêts de Marienthal et de Gries avec son cousin Georgi ou en compagnie de ses joyeux compagnons d'école de Bischwiller.⁴ La forêt du Ried,⁵ ses bois et nombreux marais,⁶ y sont très présents, masqués cependant

- 185 -

1 Claude Vigée, *L'homme naît grâce au cri* (mai 2013), poèmes choisis (1950-2012), édition établie, présentée et annotée par Anne Mounic. Paris : Seuil Points, 2012.

2 *Ibid.*, p. 205.

3 Claude Vigée, *Les Orties noires flambent dans le vent* (Un requiem alsacien)(poèmes et prose). Paris : Flammarion, 1984. p. 10.

4 Claude Vigée, *Un Panier de boublon*, t. I, *La verte enfance du monde*. Paris : Lattès, 1994, p. 25 et pp. 305-306.

5 Claude Vigée, *L'homme naît grâce au cri*, *op. cit.*, p. 191.

6 *Ibid.*, p. 211 et p. 241.

par la brume, le brouillard dès l'automne et l'opacité du ciel en hiver. Les saules sont gris et noirs,⁷ tout comme les souches des arbres, noires elles aussi. L'enfant a maintes fois parcouru « le petit bois de sureaux et de hêtres enseveli par les lourds marais du Vieux-Rhin »⁸. On peut également lire dans le récit autobiographique *Un Panier de houblon* : « [...] les expéditions à travers les prés, les champs de maïs, les houblonnières sur les collines, l'inspection des plantations de joncs ou de roseaux géants qui cachent derrière leurs rideaux les bras morts du Vieux Rhin dans le Ried, le long de la frontière allemande : voilà ce qui nourrissait mon âme »⁹.

La lourde chape d'argile ruisselle « d'une opaque noirceur »¹⁰ quand elle n'est pas recouverte de verglas ou de neige sale. L'humidité est omniprésente dans cet univers gris et mélancolique, elle imprègne le sol boueux, bourbeux, constitué de tourbe, véritable « masse de limon lourde et mouillée »¹¹. A l'épais brouillard se mêle la suie poisseuse des usines et le marais se trouve lui-même « captif de digues immobiles »¹². Dans les bas-fonds de son eau morte pourrissent les écorces « qui fermentent »¹³. Les escapades à vélo conduisent le jeune homme sur les rives mêmes du Rhin, où progressent les chevaux de halage, comme ceux du paysan dans cette région au sol sans tendresse. Des animaux la rendent néanmoins plus animée, le chevreuil fugitif, le « rouge-gorge qui siffle dans le buisson de givre »¹⁴, les bouvreuils, écureuils, les hannetons au printemps, – pour n'en citer que quelques-uns parmi l'immense faune environnante.

La flore n'est pas en reste : les fleurs blanches des orties¹⁵ bordent entre autres les chemins au milieu de tous ces affluents du Rhin. C'est une véritable explosion florale et fruitière dans ce jardin d'Eden selon le rythme des saisons : un foisonnement de bluets et coquelicots ; de cerises, reines-claude et mirabelles.¹⁶ Les houblonnières au sommet des collines s'intègrent parfaitement à ce paysage de champs de maïs, de colza et de tabac, où le paysan laboure encore la « terre brune » avec un soc et cultive soigneusement le grain, l'orge par exemple.¹⁷ Le bisaïeul Mardochee, dit « Harlé » « Petit Seigneur », faisait déjà commerce local de blé, d'avoine, de noix et de houblon.¹⁸ L'enfant grandira dès 1925 dans l'ancienne halle aux houblons, rue des Rames à côté du « Trou-aux-Canards »¹⁹, « s'Entelché », auprès de son grand-père maternel Léopold, venu d'Outre-Forêt en 1910. La vue s'étend loin au-dessus de la ville, du haut des lucarnes de l'imposante maison familiale.²⁰ L'aïeul maternel découvre, au milieu des marécages sablonneux du Ried rhénan, les tristes usines de textile en faillite progressive. La ville et ses faubourgs

7 Ibid., p. 252.

8 Ibid., p. 252.

9 Claude Vigée, *Un Panier de houblon*, t. I, *op. cit.*, p. 103.

10 Claude Vigée, *L'homme naît grâce au cri*, *op. cit.*, p. 193.

11 Ibid., p. 193.

12 Ibid., p. 191.

13 Ibid., p. 241.

14 Ibid., p. 226

15 Ibid., p. 242

16 Claude Vigée, *Un Panier de houblon*, t. I, *La verte enfance du monde*, *op. cit.*, pp. 305-306.

17 Claude Vigée, *L'homme naît grâce au cri*, *op. cit.*, p. 206.

18 Claude Vigée, *Un Panier de houblon*, t. I, p. 313.

19 Ibid., p. 359.

20 Claude Vigée, *La Maison des vivants*. Strasbourg : La Nuée Bleue, 1996, p. 23.

industriels sont constamment imbibés de pluie, d'orage souvent, qui sans cesse « dévale et roule en trombe/des toits d'ardoise en pente jusqu'aux gouttières grises, /pour rejaillir plus bas, dans les grandes cours vides ! »²¹.

Le poète en exil et vieillissant gardera le souvenir précis de ce paysage manichéen très contrasté, à la fois rural et citadin, essentiellement empreint de grisaille, de lourdeur et d'opacité, sorte de désert humain, même les jours ouvrés, que la chaleur caniculaire estivale rend encore plus immobile.²² Les hivers y sont glaciaux et venteux de la fin novembre à la mi-mars. Mais le souvenir des veillées dans le cercle familial, sous la lampe du séjour, véritable chapelle des délices près du poêle ronronnant, de la musique nocturne de la maison d'enfance sous le vent, et des parties exaltantes de luge et de chariots à glace, réussit à transformer la petite ville et ses environs en un paradis lumineux d'enfance éternelle. Au cours de ses sorties estivales insouciantes à vélo, l'adolescent fera néanmoins l'expérience prémonitoire d'« un avant-goût du destin qui nous lance en avant, nous porte un instant sur ses ailes moqueuses et complices, puis nous abandonne sans merci, nous laissant tomber soudain comme une pierre au fond des ténèbres à venir »²³.

Souvenir fidèle non seulement aux repères géographiques bien réels, inscrits dans son imaginaire et récurrents dans sa poésie, mais également aux êtres qui ont peuplé son univers d'enfant et d'adolescent avant l'exil. Avant tout, une grande fidélité à la mémoire de ceux qui y ont travaillé durement, souvent dans la nécessité et l'indigence : ces ouvriers des filatures en faillite en raison de la crise économique mondiale des années d'avant-guerre, contraints au chômage, à la merci des petits patrons des tissages de laine et de jute. La famille Strauss était de père en fils depuis 1840 dans le négoce de textiles locaux, jusqu'à ce que le père de Claude cesse définitivement l'activité en 1926, lorsque son fils a cinq ans.

Sont évoqués également, dans ce Bischwiller d'un autre siècle, les tailleurs de pierre et les paysans. Tout un petit peuple rural, qui aura fait l'expérience « de la douleur de vivre », mais dont le poète n'oubliera jamais la « bonté native », « la chaleur » parfois, malgré « tant de pleurs, de guerres, de querelles »²⁴ qui l'ont éprouvé. « Que reste-t-il, là-bas, – si ce n'est un soupir, – de la douleur de vivre et de la solitude ? »²⁵ On pense tout d'abord aux difficiles conditions de travail et à la vie très âpre de ces ouvriers démunis, pourtant « résignés, gens vieillis sans souvenirs », se satisfaisant de peu, décrites précisément dans le poème « Le chemin d'école au petit jour »²⁶ et dans ce tableau d'un autre temps : « tour à tour ils rentraient du travail chaque soir,/enlevant sur le seuil leurs bottes fatiguées, / pour s'asseoir sous le gaz au manchon bleu qui siffle/à la table où fumait la soupe aux poix épaisse,/ entre femmes et enfants penchés vers l'écuelle. »²⁷. L'oncle André, revenu de la Première guerre mondiale, qui se suicide au gaz en 1919 dans l'usine avec sa petite amie²⁸ et Nez-de-Carton « d'Bàbbedeggelnàas », qui se tue en grimpant à l'échelle de la cheminée de l'usine à cartouches, comptent parmi les victimes de ce rude univers.²⁹ Mais comment ne pas garder

- 187 -

21 Claude Vigée, *L'homme naît grâce au cri*, op. cit., p. 207.

22 *Ibid.*, p. 246.

23 Claude Vigée, *Un Panier de boublon*, t. I, op. cit., p. 307.

24 Claude Vigée, *L'homme naît grâce au cri*, op. cit., p. 208.

25 *Ibid.*, p. 208.

26 *Ibid.*, pp. 229-230.

27 *Ibid.*, p. 219.

28 Claude Vigée, *W'enderôvefir Le Feu d'une nuit d'hiver*. Strasbourg : Association Jean-Baptiste Weckerlin, 1988, p. 37.

29 *Ibid.*, p. 92-93.

également la mémoire plus riante des proches aïeux, celle par exemple de la grand-mère maternelle Sarah, née Meyer, qui servait l'« eau-de-vie de noix » et « une poignée de châtaignes rôties » le jour de l'An, celle des amis de jadis, de Naphtali Loeb³⁰ qui initiait le collégien au judéo-alsacien sur les chemins de l'école buissonnière, et surtout celle des compagnons d'école, entre autres « Brini, Haas, Haarscher et Levy-Fernand »³¹, ou encore Thomas Fritz, dit « Taches de Rousseur » « Lâwwerfrätzel »³², les frères Schaeffer avec qui Claude s'amusait à courir dans les marécages, à allumer des feux de camp, à dérober des raves noires dans les champs³³ pour les déguster ? Ceux-ci sont évoqués dans de nombreux poèmes tardifs, souvent à la faveur d'un songe ou d'une visitation nocturne.

Mais plus que la nostalgie, c'est une grande tristesse qui envahit le souvenir des défunts, à la fois celui des morts anciens,³⁴ issus de dix générations de Juifs en Basse-Alsace, dont certains reposent dans les tombeaux de la forêt aux « ...stèles roses [...] taillées en grès des Vosges »³⁵ dans l'obscur forêt du Rhin, mais aussi celui des « jeunes morts à la voix oubliée »³⁶ de Bischwiller, premières victimes innocentes de la dévastation du nazisme, qui a surpris de plein fouet toute la communauté bischwilleroise, au moment où le jeune homme atteignait l'âge adulte. C'est alors que tout s'effondre brutalement, comme l'escalier vermoulu de la maison ancienne.³⁷ Environ cinquante membres de la famille juive bas-rhinoise de l'auteur disparaîtront entre 1940-45. Bientôt, la poussière des cendres se mêlera aux chiures de mouche dans les combles des lointains souvenirs, les matelas crevés d'autrefois, témoins des aspects négatifs et positifs de la vie, pourriront dans la neige ; dans le grenier aux fripes³⁸ ne resteront que des « lambeaux de charpie rongés par les termites » et le vague souvenir de « gilets de flanelle troués », de « caleçons d'hiver qui vont jusqu'aux chevilles », de « chemises de lin lisérées de fil rouge », de « chaussons de laine grise tricotés à la main », de « draps de lits usés dont les bords s'effilochent »³⁹. Autant d'effets personnels, qui ravivent tristement la mémoire des proches disparus, installés à Bischwiller depuis trois générations. Claude Vigée enfant aura souvent exploré avec plaisir les malles abandonnées de ses ancêtres et aura prié pour eux au cimetière, au retour de l'école en compagnie de son père Robert. Avec douleur, il regrettera plus tard de n'avoir pas pu être présent à son enterrement, en raison de son propre exil américain qui l'exclut cruellement de ce monde d'autrefois.⁴⁰

Le jeune homme aura donc quitté pour toujours cet univers clos, à la fois immobile et effervescent, peuplé de petites gens, notamment les jours de marché et de fête, mais aussi d'innombrables attelages de chevaux, bœufs et charrettes à foin – en pleine conscience toutefois qu'il n'y aurait jamais plus de vrai retour au pays pour lui : « tu ne reviendras plus chez toi / vivre un jour en Alsace/ Cherche-toi dans les lieux errants /que tu ne connais pas ! »⁴¹

30 Claude Vigée, *L'homme naît grâce au cri*, op. cit., p. 292.

31 Claude Vigée, *Un Panier de houblon*, t. II, L'arrachement. Paris : Editions Jean-Claude Lattès, 1995, p. 44.

32 Claude Vigée, *Un Panier de houblon*, t. I, op. cit., p. 334.

33 Claude Vigée, *Un Panier de houblon*, t. II, pp. 188-190.

34 Claude Vigée, *L'homme naît grâce au cri*, op. cit., p. 242.

35 *Ibid.*, p. 241.

36 *Ibid.*, p. 249.

37 *Ibid.*, p. 219.

38 Claude Vigée, « La danse des esprits dans le grenier aux fripes », in *ibid.*, p. 246.

39 *Ibid.*, p. 247.

40 Claude Vigée, *La Maison des vivants*, op. cit., p. 51.

41 Claude Vigée, *L'homme naît grâce au cri*, op. cit., p. 225.

Ce sera le début de l'exil, loin des racines de son Alsace natale. Son seul bagage sera un panier de houblon « rempli par tant de morts »⁴². Il sera également contraint de laisser derrière lui la pratique vivante de la langue alsacienne dans sa famille et toute la communauté de Bischwiller, son dialecte alémanique bas-rhinois, souvent déconsidéré, tel un « patois porcine/ce dégoûtant jargon de gratteurs de pailles » « sôjgrowwe, fedde/ màdràtze gràtzer-dialekt »⁴³, ainsi que le judéo-alsacien pratiqué par son grand-père Léopold et encore en usage chez les anciens, les marchands à bestiaux et colporteurs juifs par exemple.

L'auteur n'oubliera jamais la grisaille, les brouillards, encore moins les lointaines lueurs évanescences de l'arrière-saison rhénane, ni son lourd terreau spongieux originel, où plongent les racines de sa sensibilité poétique précoce. Il y aura fait l'expérience première de la découverte de l'espace familial et du monde extérieur, à travers la splendeur de la nature multiple, en échappant ainsi à la morosité de sa ville aux rues grises tirées au cordeau et aux querelles incessantes de ses parents, dans ce qu'il nomme sa « première maison-tombe »⁴⁴.

La fidélité à la patrie première du souffle

C'est surtout le soir que le poète vieillissant affirme pouvoir nager parfois dans « la lumière dorée » et le bonheur de ses quinze ans.⁴⁵ L'angoisse de vivre, surgie très tôt, se fait alors plus légère. Dans ces rares instants bénis de pleine conscience, il est « de retour enfin au lieu nu de l'origine/où se tissent les nœuds défaits du temps, de retour/dans les maisons désertes assises aux frontières/où fleurissaient les enfants singuliers,/frères de lait, frères de mai, venus de nulle part,/ [...] ombres aimées de jadis, (surgies) dans la lucarne/ obscure/comme dix rangs de pommiers droits et ronds/ plantés vifs dans la tapisserie volante de l'espace »⁴⁶. Le poète entrevoit ses camarades alsaciens, enfouis sans nom et sans visage dans sa mémoire, qui s'amusaient jadis avec lui dans la nature environnante, sur les bancs de l'école que fréquentaient déjà son grand-père Jules et son père. Il découvrira au collège que son dialecte n'est pas la langue officielle, mais bien le français : « nous nous sentions infirmes-nés de la parole », « mièr àngéboreni zwàngs-schproochkréppel »⁴⁷. « Livrés dès l'origine au forceps du langage » écrira-t-il plus tard à Adrien Finck dans le long poème *Les Orties noires*.

Confronté brutalement à la disparition de ses compagnons de route qu'il nomme chacun par leur nom,⁴⁸ livrés pour la plupart aux tortionnaires nazis pour Auschwitz, Belsen, Majdanek ou à l'enrôlement forcé en 1940, vers le front russe et Tambow, le poète évoquera plus tard l'« argile funèbre », l'« humus des morts »⁴⁹, la « tourbe anonyme », « sous le linceul de lune », l'« éternel brouillard » de son pays natal, où « La brique s'est muée en pierre tumulaire »⁵⁰. Les uns sont partis en fumée, les autres pourrissent en terre étrangère, loin des tombes de leurs

42 Claude Vigée, « L'offrande », in *ibid.*, p. 218.

43 Claude Vigée, *Les Orties noires*, op. cit., pp. 50-51.

44 Claude Vigée, *Un Panier de houblon*, t. I, op. cit., p. 212.

45 Claude Vigée, *L'homme naît grâce au cri*, op. cit., p. 224.

46 *Ibid.*, pp. 249-250.

47 *Ibid.*, p. 200 et Claude Vigée, *Les Orties noires*, op. cit., p. 12.

48 Claude Vigée, *Les Orties noires*, p. 20.

49 Claude Vigée, *L'homme naît grâce au cri*, op. cit., p. 211.

50 *Ibid.*, p. 219.

parents,⁵¹ ou reviennent malades pour mourir au pays, tel Freddy Brummler.⁵² Claude Vigée évoque également la mémoire de trois mille enfants juifs, arrêtés avec la complicité des Français sous Laval et Pétain et envoyés en août 1942 de Drancy à Auschwitz.

Le vrai paysage de l'enfance s'est donc transformé en « arrière-pays de l'autrefois perdu »⁵³ aux yeux et au cœur du poète, qui a parcouru entre-temps un long chemin de vie et atteint un grand âge, malgré toutes les épreuves endurées. Les images émergent à présent comme des épaves noircies, qui ont survécu à la boucherie humaine motivée par le pouvoir et l'argent et à ce qu'il nomme « l'holocauste de notre enfance heureuse en Alsace »⁵⁴. La méfiance à l'égard du genre humain s'impose plus que jamais. Claude Vigée affirme néanmoins se réjouir que ses amis de jadis sachent lui « tisser un chemin dans la nuit »⁵⁵. Le poème intitulé « La visitation nocturne »⁵⁶ raconte par exemple ses étranges retrouvailles en rêve avec l'aïeul, vraisemblablement Léopold, qui fête avec lui son absence. Dans *Le feu d'une nuit d'hiver*, le poète interpelle au cours d'une vision le « Petit gars d'autrefois, [...] debout sur le rivage, au-delà du grand pont. [...] nous voici séparés par mille années-lumière : non, tu ne reviendras plus jamais jusqu'à moi », constate-t-il. Dans un sursaut d'énergie, il poursuit néanmoins : « Si tu peux, attends-moi encore un peu, là-bas,/ que je m'en aille un jour de ton côté !/ Peut-être me mettrai-je en marche aujourd'hui même/à travers gros brouillards, champs de givre et de grêle,/affrontant des courants glacés, insalubres,/avec mes pas d'enfant restés brefs et rapides –/comme si j'accompagnais un vieil homme transi/dans son ancien costume du dimanche râpé,/fuyant notre côté, toujours triste et mauvais,/ pour cet autre, là-bas, plus clair et plus humain ? »⁵⁷ Le petit gars semble attendre le poète âgé sur la rive d'un monde plus serein. Ici s'affirme la nostalgie du pays natal, clairement idéalisé. C'est lui qui aspire à rejoindre l'enfant qu'il était. Mais c'est aussi lui qui est devenu ce vieillard, tel son grand-père maternel. Pense-t-il à sa propre mort et au lieu probable de sa sépulture à Bischwiller ? Ou simplement à retrouver son âme d'enfant ?

Le « prunier noir illuminé/de pleurs [...] sous la sombre montagne en fleur – »⁵⁸, entr'aperçu au cours d'un voyage en train de nuit en Alsace, souligne le chagrin éprouvé du fait de l'absence des êtres chers laissés là-bas au moment du départ, les membres de sa famille déportés et tués dans les chambres à gaz, entre autres les tantes Palmyre, Berthe, et Julien, mais aussi ses camarades morts au front, et depuis janvier 2007, son épouse bien-aimée Evy, qui repose dans le sable roux du petit cimetière de Bischwiller, lieu de retour pour elle à la terre des origines. L'auteur aura rencontré pour la première fois sa cousine germaine et future femme Evelyne Meyer, originaire de Seebach, alors qu'elle avait à peine huit jours. Il l'épousera vingt-quatre ans plus tard, en novembre 1947 à New-York. Enfant, elle découvrira comme Claude la fameuse enseign strasbourgeoise de l'Homme de fer qui joua un rôle terrifiant dans l'éducation et l'imaginaire des enfants de l'époque, comme en témoigne le poème sous forme de

51 Claude Vigée, *Les Orties noires*, op.cit., p. 28 et pp. 36-37.

52 Claude Vigée, *W'enderôwefir Le Feu d'une nuit d'hiver*, op.cit., p. 112.

53 Claude Vigée, *L'homme naît grâce au cri*, op.cit., p. 246.

54 Claude Vigée, *Un Panier de boublon*, t. I, op.cit., p. 82.

55 Claude Vigée, *Chants de l'absence*, in *L'homme naît grâce au cri*, op.cit., p. 264.

56 Claude Vigée, *Apprendre la nuit*, in *ibid.*, p. 221.

57 Claude Vigée, « Le Feu d'une nuit d'hiver », in *ibid.*, p. 207.

58 Claude Vigée, « Train de nuit en Alsace », in *ibid.*, p. 225.

comptine : « A la bonne enseigne »⁵⁹. Les textes de Claude Vigée sont souvent émaillés de comptines en dialecte. A présent, le corps solitaire d'Evy se décompose dans l'argile spongieuse de Bischwiller, « dord drunde », « là-bas sous terre ». Le poète garde néanmoins face à l'abîme l'espoir de retrouver un jour son épouse tant aimée : « ém dunkle, fênde mir uns doch noch villicht emool wédder! »⁶⁰.

Pour en revenir cependant au paysage de l'enfance dans la perspective du poète vieillissant, force est de constater qu'au-delà des souvenirs heureux, plus nombreux dans le récit autobiographique détaillé du tome 1 du *Panier de houblon*, il émane de ces poèmes choisis une grande tristesse : « Le fleuve orphelin dans le froid/faiblement pleure/à travers le gosier/étranglé des roseaux »⁶¹. La mort, associée à l'hiver venteux et à la nuit, ne tarde pas à faire son œuvre dans les champs brûlés : « déjà teinte l'acier dans la main du faucheur / lorsque sa lame heurte les glaçons de décembre, / en attaquant, la nuit, les hautes orties roides »⁶². L'enfant fut confronté très tôt à cette désolation inéluctable et naturelle, au terme du cycle des saisons, ainsi qu'à la souffrance d'un environnement social ouvrier et paysan sombre, opaque et gris. Plus tard, il ne pourra plus oublier « cette chanson venue du fond de l'enfance/qui parle de souffrir et de mourir toujours »⁶³ et qui l'aura initié à la douleur du vécu futur.

Comme ses ancêtres juifs, condamnés depuis deux mille ans à l'Exode et l'errance, il découvre très tôt l'attente d'un éventuel retour vers la Terre promise. Les tombes des aïeux juifs, au nom en hébreu effacé, reposent depuis des siècles au milieu de ces marais traversés par la « sente aux orties »⁶⁴, perdue au fond de l'obscur forêt du Rhin.⁶⁵ L'inclinaison patiente des tombeaux serait-elle le signe de leur désir de retour à la vie ? Les morts semblent en attente de l'éveil sur cette terre silencieuse où seul « l'œil de boue opaque enterré dans les joncs [...] se charge d'éclairs sous la nuée oblique du couchant »⁶⁶. Mais cette lumière du soir semble aussi fugace que les feux-follets dans le Ried.

Dans la maison ancienne où ont habité les ancêtres, qui ne voient plus que du noir, aveugles à présent, les miroirs sont tournés vers les murs. Les défunts (tel le trisaïeul Abraham Lévy venu de Lorraine sous Louis XVI par exemple) qui reposent au cimetière juif, attendent-ils le retour d'un vivant ? Cette question sera à nouveau posée par le poète lors de la disparition d'Evy dans la nuit. Ce dont il est sûr en revanche, c'est qu'« ici le chant jailli de chaque vie unique/a brusquement cessé dans les bouches béantes »⁶⁷. Il a également pris conscience de l'individualité de l'Homme et de sa contribution humaine spécifique, malgré l'anonymat et l'oubli dans lesquels ont sombré toutes ces générations d'aïeux, au cours d'incessantes guerres et surtout de l'effroyable génocide nazi qui ont marqué l'histoire régionale et décimé leur culture.

Le lieu natal de Claude Vigée fut le terrain sanglant de toute la férocité humaine de ceux qu'il nomme des assassins vertueux et justiciers sanglants qui sont leurs complices. Quarante-trois de ses parents proches ont

59 Claude Vigée, « A la bonne enseigne : Züem Iserne Mân », in *ibid.*, p. 280.

60 Claude Vigée, « Poème funèbre pour les obsèques d'Evy dit au cimetière de Bischwiller le 22 janvier 2007 », in *ibid.*, p. 266.

61 *Ibid.*, p.191.

62 *Ibid.*, pp. 199-200.

63 *Ibid.*, p. 208.

64 *Ibid.*, p. 240.

65 *Ibid.*, p. 240.

66 *Ibid.*, p. 240.

67 *Ibid.*, p. 241.

été livrés aux bourreaux nazis.⁶⁸ La synagogue de Bischwiller a été rasée en 1941 avec l'aide de complices locaux. L'auteur condamne également avec virulence les profanateurs de sépultures juives, les poseurs de bombe qui ne font que perpétuer dans le monde les horreurs et exactions perpétrées dans le passé par leurs folles idoles.⁶⁹ Le jeune homme, qui a vécu les plus profondes meurtrissures de la guerre et ses déchirements, n'eut d'autre choix que de quitter l'Alsace meurtrie, perdant ainsi définitivement son innocence première. La brisure du cercle d'enfance fut irrémédiable, même si en profondeur, l'amour du pays natal demeura préservé.

Le vieil homme, qui chemine vers la mort, doit faire face à présent aux souvenirs éteints qui ressurgissent parfois. Telle la lumière du sapin de Noël qui l'émerveillait chez les Bohler, à l'âge de trois ou quatre ans. Malgré sa mémoire infidèle, il entrevoit le grenier d'autrefois par l'autre bout de la lorgnette, ce qui le fait de nouveau s'interroger sur une éventuelle « après-vie sur la face cachée de la lune ». Sa propre vie d'errance se poursuit inlassablement dans le questionnement existentiel suivant : « Au clair-de-poésie, vers quel exil errer ? »⁷⁰ Le même poème, écrit à Jérusalem en août 2000, propose la réponse suivante : « Vivre encore, oublier. Toujours la même danse/à l'entour de la mort ». C'est la raison pour laquelle, le poète continue à lutter afin de garder la mémoire du passé, celle des instants déchirants et heureux, souvenirs néanmoins aussi fragiles que les effets dans les malles de jadis ou ceux plus personnels dans la penderie d'Evy, condamnés à la voracité des mites et du temps destructeur.

La parole poétique permet cependant de surmonter les épreuves inscrites dans la temporalité, parfois même d'éprouver une sorte d'extase au-delà de la morbidité de l'existence. L'inverse est vrai aussi, car en essayant de se remémorer son Alsace perdue, l'auteur résiste mieux aux vicissitudes de son temps. Il a toujours su garder l'espoir et l'optimisme, au cours de ce siècle particulièrement effroyable. Au fond de lui et de son puits intérieur, il saisit les moments de grâce poétique inattendus et présents, à la faveur d'un rêve, d'un souvenir, d'une inspiration subite, afin de laisser ou plutôt de « faire » jaillir – de la souffrance et de la joie – un poème. Celui-ci brise l'amère nuit de l'attente avant l'abîme. Le poète demeure en effet en quête d'éveil, comme les morts : « Devenus mes compagnons de route depuis l'enfance dans la périlleuse aventure de vivre, les poèmes garants de la vérité de mon épreuve quotidienne évoquent pour moi, dans l'espace étranger de la parole, le mouvement incessant du contretemps qui resurgit, nouveau, du labyrinthe étroit de mes aires de vie. »⁷¹ Ce contretemps s'exprime aussi dans le vers : « Sur l'infime épaisseur des mots nous patinons/à reculons depuis l'enfance »⁷². Malgré le froid, la pauvreté, la maladie qui caractérisaient sa petite ville d'autrefois, il y subsistait une bienveillante lumière et chaleur. Le triste chemin de l'écolier s'est soudain animé d'un combat de titan et éveillé à l'inspiration créatrice. Une réminiscence peut-être de « David-le-Cordier », qui élança son cheval dans le Rhin ?⁷³ Quant aux vieilles femmes, elles continuent à s'entretenir à voix basse en dialecte près de la margelle.⁷⁴

68 Claude Vigée, *Un Panier de boublon*, t. I, *op. cit.*, pp. 183, 235, 260.

69 Claude Vigée, *L'homme naît grâce au cri*, *op.cit.*, p. 242.

70 *Ibid.*, p. 247.

71 *Ibid.*, p. 254.

72 *Ibid.*, p. 226.

73 Claude Vigée, *Un Panier de boublon*, t. I, *op. cit.*, p. 186.

74 Claude Vigée, *L'homme naît grâce au cri*, *op.cit.*, p. 230.

A travers les épreuves de sa propre vie et avec la force d'un cheval de halage, le poète continue à accomplir son devoir de mémoire, afin que les générations futures puissent tirer les conclusions des tragiques événements de l'Histoire. Aujourd'hui encore, il a pour mission de restituer « aux corps enterrés vifs dans l'asphalte qui tue, [...] le miel cristallisé dans ta ruche secrète »⁷⁵. Comme le paysan de jadis, le poète « tient cette infime étincelle de vie/serrée entre ses doigts comme une poignée d'orges... Le reste, c'est la main du soleil qui le forge [...]». Chacun de nous n'écrit qu'un tout petit chapitre/dans le livre de bord du terrible voyage »⁷⁶. Sans la mémoire du paysage mental de l'enfant alsacien, cet épi de lumière aurait vraisemblablement desséché sur une terre étrangère hostile, un peu comme une langue que l'on ne pratiquerait plus.

La maturité flamboyante de l'écriture de Claude Vigée tient, de toute évidence, de la fidélité à sa terre natale, où boivent les racines de son parler natal. Il en retrouve toute la musique originelle dans les deux œuvres grandioses *Les Orties Noires* et *Le Feu d'une nuit d'hiver*, véritables plaidoyers pour cette langue de joie et du cœur, dont il ne faut pas avoir honte, mais qu'il faut se réapproprier. Le poète, comme ces « vieux jardiniers de l'avenir »⁷⁷, sait faire le lien et jeter un pont inébranlable entre l'univers de l'enfance, qui lui a permis d'aller courageusement de l'avant sur le chemin plein d'embûches de la vie, et l'au-delà vers lequel il avance.

Le souffle poétique emporte en quelque sorte les frontières de l'ici et du maintenant pour frayer le chemin à l'avenir, à travers le passé lointain. Deux citations éclairent de façon résolument optimiste le fait que « l'ombre portée des morts anciens s'allonge loin/dans l'avenir »⁷⁸ et que « [l']odeur du temps obscur » porte « le rien passé au cœur du rien futur »⁷⁹. Tout poète est avant tout un passeur, qui sait dire le monde parce qu'il a su voir. C'est, semble-t-il, le peintre Paul Weiss⁸⁰ qui aurait attiré l'attention de Claude sur les barques noires dans les eaux mortes du Rhin, du côté de Dalhunden ou de Drusenheim.

Le destin de « la barque noire dans le Vieux-Rhin »⁸¹, qui peut « sombrer dans la boue/jusqu'au fond du marais », c'est-à-dire disparaître dans le néant, ou au contraire « fuser, faucon, vers le soleil », et donc s'élever, grâce à l'imagination poétique, reste certes ouvert, mais l'esquif est fortement ancré dans le paysage intérieur du poète, qui, comme tout être humain, n'est lui-même que de passage et en attente, entre deux rives.

La barque de son enfance prend ici la dimension mythique de traversée, pouvant s'avérer sombre et périlleuse (comme le fut aussi celle de la Mer Rouge). A cela s'oppose néanmoins l'envol du faucon vers un espace inconnu, un avenir menaçant peut-être aussi, mais il s'agit là d'un symbole fort d'ascension et de possible victoire. Selon le poète, l'être oscillerait toujours entre l'engloutissement et l'exaltation, l'errance et l'extase. Exister et écrire sont pour lui à la fois fuite et surgissement. Il s'agit d'atteindre « le tréfonds qui te suscite : le vrai nid natal, le feu de braise du rien qui te sauve du néant. Ta seule vie, depuis toujours »⁸². Le poète réussit donc à extraire du marais boueux, – où n'a d'ailleurs jamais cessé de couvrir le feu d'écorces de bouleaux et de brindilles de saules, sorte de buisson ardent, de

75 *Ibid.*, p. 192.

76 *Ibid.*, p. 206.

77 *Ibid.*, p. 250.

78 *Ibid.*, p. 242.

79 *Ibid.*, p. 218.

80 Claude Vigée, *La Maison des vivants*, op. cit., p. 78.

81 Claude Vigée, *L'homme naît grâce au cri*, op. cit., p. 231.

82 Claude Vigée, *Un Panier de boublon*, t. II, op. cit., p. 275.

lumière sous le boisseau de l'enfance – l'étincelle faisant jaillir en lui et fuser le feu de la poésie, tel le faucon s'élevant aux nues. Une citation d'*Un Panier de houblon* nous éclaire à ce sujet :

... c'est en ce lieu, justement, que siège le juge le plus impitoyable, celui qui ne saurait pardonner les manquements quotidiens à l'absolu enfoui au tréfonds de soi. Ce magistrat-là, qui tient ses assises à l'intérieur de mon âme, exige de moi simultanément le plus divin et le plus terre à terre, l'au-delà et l'ici-bas, l'extase céleste et l'errance sans port d'attache défini, une pérégrination insensée obstinément poursuivie au ras du sol humain.⁸³

Il redécouvrira aussi plus tard la précieuse source de sa langue natale, muselée dans son enfance, qui ne faisait que somnoler en lui, telle la rivière souterraine évoquée dans le poème de *Soufflenheim*⁸⁴. Car c'est bien dans sa terre d'origine que coule « la rivière du souffle » quasi sacrée, jeu de mots ici avec le nom propre du village de Soufflenheim. On se souvient aussi de l'étymologie grecque du mot « poète », « *poiein* », qui signifie « faire », en l'occurrence fabriquer de ses mains.

Telle est donc la fidélité indéfectible de Claude Vigée à son lieu d'origine, à la « patrie du souffle, infinie », « *Heimat des Hauches, endlos* »⁸⁵, la « demeure du sang », où se trouve « la fontaine natale de la parole »⁸⁶ dont a jailli très tôt pour Claude Strauss, « la parole à jamais/indicible de l'enfance »⁸⁷ : l'alsacien, lié à son lieu premier, « à la gorge sainte de la terre » « *ém heilische räche vun dr ärd* »⁸⁸. L'auteur écrit la version originale de ses textes *Les Orties noires* et *Le feu d'une nuit d'hiver* en dialecte et les traduit en français. Sa langue maternelle y est comparée à ce qui peut renaître, telle la floraison des cerisiers au printemps, et à ce qui peut s'élever par la grâce d'un poème comme une hirondelle vers un ciel d'étoiles en fleur, « *én de blüesche vum schderne-bell* »⁸⁹. La parole poétique y prend une dimension cosmique, voire divine dans le texte alsacien où Dieu est évoqué en son verger.

Contrairement au temps où le silence de la langue maternelle était imposé, notamment aux élèves alsaciens dès leur scolarisation, le poète veille à présent à ne pas la laisser s'étouffer en lui et à retrouver toute la vitalité du dialecte qu'il pratiquait spontanément dès sa plus tendre enfance. « La plupart d'entre nous furent confrontés simultanément à une langue natale dévaluée, méprisée [...] et à la langue irréaliste de l'école : [...] une contrainte, [...] l'entrée forcée dans un univers étrange, aliénant... »⁹⁰ Ainsi naquit en Alsace sa vocation d'écrivain par refus du mutisme et de toute aliénation de la parole. L'homme dans son grand âge prononcera en alsacien, ainsi qu'en hébreu, ses mots d'adieu à Evy dans l'éloge funèbre à Bischwiller, avec le souhait de pouvoir la retrouver un jour dans la mort qu'il lui faut accepter, au cœur de la nuit.

83 Claude Vigée, *Un Panier de houblon*, t. I, *op. cit.*, p. 222.

84 Claude Vigée, *L'homme naît grâce au cri*, *op. cit.*, pp. 193-194.

85 *Ibid.*, p. 194.

86 *Ibid.*, p. 201.

87 *Ibid.*, p. 200.

88 Claude Vigée, *Les Orties noires*, *op. cit.*, pp. 62-63.

89 *Ibid.*, p. 64.

90 Claude Vigée, *Un Panier de houblon*, t. II, *op. cit.*, p. 179.

Le terroir et le monde des origines de l'écrivain portent donc clairement en eux les clefs de son cheminement existentiel et spirituel, qui culmine en une vision élargie et universelle dans son œuvre tardive. Y sont évoqués sous forme de métaphores, « le large fleuve nocturne », « le battement sourd de la rivière souterraine », « à travers la boue restée vivante malgré tout »⁹¹. Tous ces repères géographiques sont employés ici de façon quasi mythique, à la faveur aussi de la lecture approfondie de la Bible, véritable langue de poésie pour Claude Vigée. En exhumant de ses souvenirs les principaux archétypes de son pays natal aimé, la mémoire fidèle des morts et surtout les mots savoureux de sa langue, le poète fait surgir son chant, en réussissant – tel le potier de Soufflenheim – « l'insufflation soudaine du vide, au cœur de la tourbe charnelle », de « la boue adamique », du terreau essentiel à sa création. Il accomplit l'acte adamique de nomination (Genèse 2, 19) et sauve ainsi par sa parole ce monde périssable et mortel où tout est vanité.

C'est donc bien à partir de cette véritable matrice originelle, constituée des lieux et des êtres de chair hauts en couleur et bien réels d'Alsace, que le poète nourrit sa voix intérieure et sa profonde inspiration. De sa parole naît un paysage qui est la projection de son univers intérieur, composé d'images, d'impressions, d'émotions. Le ramoneur désigné comme « l'Homme Noir » l'avait initié précocement à cet art d'« aboucher aux boyaux opaques de la terre le royaume sans limites de la lumière céleste »⁹². Il perpétue la mémoire des morts, au-delà de l'abîme auquel la condition humaine les a voués et le vouera lui aussi. Enfant déjà, Claude Strauss s'interrogeait sur leur silence et leur attente dans les tombeaux de Bischwiller. Il les a longuement accompagnés derrière le corbillard jusqu'à leur dernière demeure, puis a rassemblé mentalement leurs souvenirs éparpillés en priant sur leurs tombes. Ainsi a-t-il pu faire l'expérience de sa propre mort et de l'arrachement inévitable au monde, au fond de la barque noire du Vieux-Rhin qui l'a maintes fois rapproché de l'autre rive.

La catastrophe collective de la Seconde Guerre mondiale le plongera brutalement dans l'horreur totale de l'abîme en l'arrachant au cocon de son pays natal anéanti. Il entre alors en résistance, concrètement à Toulouse pour défendre l'identité juive et ses droits, mais surtout pour mener désormais, avec constance, la lutte contre l'oubli qui englut l'âme et la fait sombrer dans le désespoir, la négativité, l'aphasie. Le témoignage écrit de nombreuses générations d'aïeux en Alsace aura malheureusement été effacé par la Shoah, l'écriture sacrée des rouleaux de la Loi de Moïse brûlée dans les synagogues. Dans *un Panier de houblon*, l'écrivain rend hommage aux Juifs de sa communauté qu'il aimait écouter psalmodier : « Ils ondulaient ensemble sur les dalles de grès rose [...] comme les vagues d'écume phosphorescentes sur le sable de la mer remuée par la tempête [...] tournés tantôt vers l'arche sainte, tantôt vers les hauteurs célestes où veillaient les deux lions de Juda. »⁹³ Son Alsace rurale, ouvrière et paysanne, l'a parfaitement préparé à ce long travail de reconstruction sur les ruines et le doute. Il y a fait l'expérience précoce de l'embourbement physique dans l'immobilité des marais, de l'égarement dans la forêt sur la sente aux orties au milieu du brouillard, de l'absence de ses proches, de leurs querelles aussi, du silence des usines désaffectées, d'un monde qui s'effrite, et surtout du silence imposé à sa langue maternelle à l'école. Suite à la fine observation de son environnement très proche, mais surtout grâce à ce retour sur lui-même, il a compris, *a posteriori*, que les morts portés en terre savent se rappeler au souvenir des vivants, que les racines des saules se nourrissent de l'eau fangeuse et de la rivière souterraine

91 Claude Vigée, *L'homme naît grâce au cri*, op.cit., pp. 187-287.

92 Claude Vigée, *Un Panier de houblon*, t. II, op.cit., p. 53.

93 Claude Vigée, *Un Panier de houblon*, t. I, op.cit., p. 389.

pour atteindre le ciel, que la braise du feu de brindilles continue à couvrir sous la cendre, comme la lumière du merveilleux, révélée au pied du sapin de Noël des voisins, encore vivace après des années.

Sa région de potiers l'a par ailleurs initié au secret d'unir, par le souffle de sa langue première, l'argile molle et imbibée de cet univers premier au feu primaire de l'inspiration, afin d'en faire surgir toute sa résonance. Les chevaux de halage des bords du Rhin lui ont confié leur attelage pour cette dure et fidèle remontée aux origines de son monde premier. Grâce au retour de la pensée présente au lieu d'origine qui la nourrit encore, le passé peut se projeter dans le futur, à travers l'écriture et le poème ressurgi du tréfonds de l'être, assurant ainsi le lien entre les générations et sauvant de l'oubli. Alors, comme par magie, peuvent surgir dans sa création poétique et dans la langue oubliée de l'enfance muette à présent retrouvée « des houles de feuillages chanteurs volés aux houblonnières des sombres automnes futurs », « des forêts entières pleines d'enfants rieurs qui sont encore à naître », « des planètes neuves et surprenantes aux teintes pourpres rayées de larges bandes orangeuses »⁹⁴, à l'image des enfants de Bischwiller, qui s'amusaient follement à courir dans les bois et à jouer dans les mares aux grenouilles, les garennes et les roselières. La tristesse de l'« être enlisé dans les ténèbres charnelles éprouve *une mutation d'aurore* foudroyante », qui le fait accéder, transfiguré « au royaume rayonnant de la joie »⁹⁵.

Ainsi s'expriment toutes les fidélités du poète à l'Alsace, trouvant leur richesse et leur diversité dans le microcosme naturel, humain et langagier de sa jeunesse, – mais s'inscrivant bien au-delà de toute frontière spatiale et temporelle, à savoir au fond de lui-même, dans cet univers personnel extrêmement cohérent, loin de tout regard pessimiste ou idyllique. L'avant-propos du tome II de son récit autobiographique confirme le message des poèmes choisis de l'anthologie⁹⁶: « Ainsi, je puis éprouver à la fois l'amour de ces moments-témoins, et me libérer de leur hantise en les conjurant devant mes yeux. La fidélité donne l'indépendance, la liberté intérieure d'être nouveau. »⁹⁷

Même si l'Alsace n'en a pas l'exclusivité, elle porte en elle les racines profondes du souffle, de ce chant premier et universel qui fait de l'homme un immense poète. Claude Vigée continue, pour notre plus grand bonheur, à y puiser son intarissable énergie poétique, toujours revivifiée.



94 Claude Vigée, *L'homme naît grâce au cri*, *op.cit.*, p. 254.

95 Claude Vigée, *Un Panier de houblon*, t. II, *op.cit.*, p. 222.

96 Claude Vigée, *L'homme naît grâce au cri*, *op.cit.*, pp. 187-287.

97 Claude Vigée, *Un Panier de houblon*, t. II, *op.cit.*, p. 7.